

Retour à Nietzsche (vers le futur)

Le crépuscule d'une idole. L'affabulation freudienne, de Michel Onfray, Grasset, « Essais français », 624 p.

Nicolas Lévesque

Numéro 236, printemps 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64195ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lévesque, N. (2011). Compte rendu de [Retour à Nietzsche (vers le futur) / *Le crépuscule d'une idole. L'affabulation freudienne*, de Michel Onfray, Grasset, « Essais français », 624 p.] *Spirale*, (236), 70–72.

Retour à Nietzsche (vers le futur)

PAR NICOLAS LÉVESQUE

LE CRÉPUSCULE D'UNE IDOLE.
L'AFFABULATION FREUDIENNE de Michel Onfray
Grasset, « Essais français », 624 p.

Contre le préjugé idéaliste qui croit que les idées tombent du ciel, Michel Onfray rappelle, après Nietzsche, que toute philosophie est autobiographique, les confessions masquées de son auteur. Il ouvre d'ailleurs son livre par une préface autobiographique, question de bien montrer l'ancrage de sa pensée dans une histoire à la fois individuelle et collective, le parcours à travers les lectures se doublant toujours, pour chacun de nous, d'un parcours personnel. Les rapports qui se créent entre la vie et l'œuvre sont depuis longtemps un objet de débat passionné dans plusieurs disciplines. La psychanalyse a interprété (de manière souvent sauvage) ces relations entre l'auteur et le texte, l'artiste et sa création. Onfray propose d'emblée de renverser le rapport, d'interpréter l'interprète, de s'intéresser aux liens entre l'inconscient de l'homme Freud et son œuvre, la psychanalyse. Jusqu'ici, tout va bien.

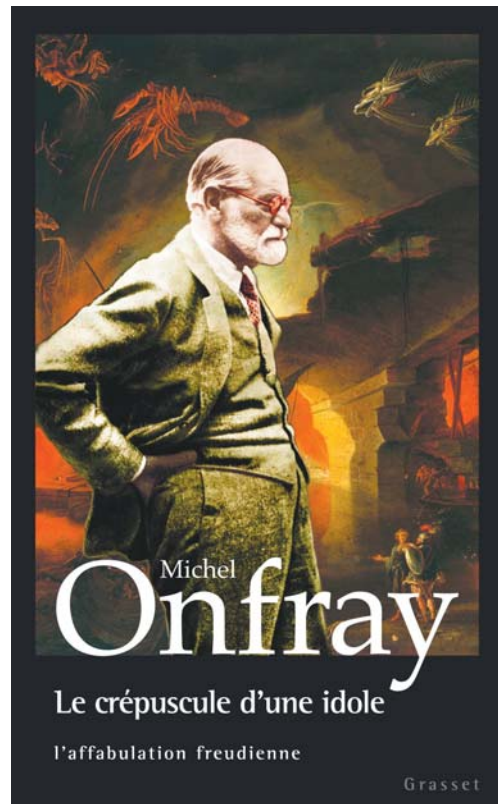
On retrouve un Freud hésitant, tâtonnant, somatisant, névrosé, ambitieux, orgueilleux, tourmenté par la culpabilité, des fantasmes troublants. Il est toujours bon de se souvenir que les grands hommes sont bien petits, humains, que la psychanalyse a été inventée de manière fortuite, cavalière.

En outre, Onfray critique avec raison la trop grande distance que les psychanalystes ont pris avec le mot « guérison » ; par-delà toutes les nuances, l'éloge de l'inachèvement, les ne-pas-répondre-à-la-demande, le silence olympien, le psychanalyste doit trouver le moyen d'aider, de « guérir », non pas au sens médical de

ce terme, ni au sens d'une guérison finale, définitive, magique, mais dans un sens plus profond, comme celui d'une douleur qui trouve un accueil, un refuge, un certain apaisement, comme une douleur qui ne s'éteint jamais totalement, mais qu'il faut quand même porter, transporter ailleurs, transformer, ce qui ne manque pas de nous transformer dans le même mouvement. Cette inquiétude d'Onfray pour le patient, l'analysant, une cure psychanalytique qu'il faut effectivement repenser, est une empathie tout à fait louable. Jusqu'ici, tout va bien.

Le philosophe analyse Freud et il reconnaît le complexe œdipien qui habite le théoricien du Complexe d'Œdipe ; ce fantasme de tuer le père traverse l'œuvre freudienne et la vie de Freud, non sans conséquences. L'orgueil de Freud est à la fois ce qui lui donne la force de mettre au monde la psychanalyse, d'en devenir le père, et ce qui en fait un père névrosé, incapable de se reconnaître lui-même comme fils, ayant eu des pères (philosophiques), s'inscrivant dans un héritage et une communauté de pensée, incapable donc de se laisser tuer par les filles et les fils, les psychanalystes après lui qui ne pourront devenir mères et pères à leur tour. Lacan s'en est approché, par le détour intelligent d'un retour à Freud, mais force est de constater, aujourd'hui, que quelque chose

empêche la transmission psychanalytique de s'épanouir, de produire de nouveaux analystes plus créatifs dans leur rapport au legs. En coupant la lignée culturelle avant lui, en s'instaurant en tant que père *ex nihilo* — cédant au fantasme scientifique de l'inventeur qui reçoit les révélations de la psychanalyse à partir de la réalité pure, de la seule clinique ou d'une pomme qui lui serait tombée sur la tête —, Freud aurait coupé la possibilité d'une réelle descendance, celle de filles et de fils libres, libres d'inventer, de transformer. Même si plusieurs psychanalystes ont écrit des textes beaux, forts, inestimables, même si certains sont plus libres que d'autres, Onfray n'a pas tort lorsqu'il parle, en général, d'une « littérature de disciples ». Jusqu'ici, tout va bien.



* * *

L'orgueil de Freud l'a poussé à entretenir « *le mythe de l'invention géniale et solitaire de la psychanalyse, alors qu'il fut un grand lecteur* ». Il reconnaît ses sources scientifiques, mais pas philosophiques, sinon du bout des lèvres, au gré de quelques citations parsemées dans l'œuvre, ici et là. Onfray cite les lettres où Freud évoque sa première passion théorique, qui se changera en aversion à la naissance de la psychanalyse : « *Jeune homme, je n'avais d'autre désirance que celle de la connaissance philosophique* » ; « *Je nourris dans le tréfonds de moi-même l'espoir d'atteindre par la même voie mon premier but : la philosophie.* » Onfray voit se dessiner chez Freud ce conflit avec le désir de philosophie, qui prend la forme d'un souhait de mort de la philosophie — désir parricide, œdipien, à l'endroit de la philosophie qui incarne pour Freud la dette à effacer, le père à tuer, le désir honteux à cacher.

« *La psychanalyse dénie la philosophie, mais elle est elle-même une philosophie* », écrit Onfray. La discipline qui a dévoilé à l'homme les effets incroyables et insoupçonnés de l'histoire personnelle serait paradoxalement atteinte d'un mal bien connu par rapport à l'histoire collective : le fantasme d'auto-engendrement, d'effacement de toute source étrangère, de toute influence, de toute dette (philosophique, en particulier). L'essentiel du projet d'Onfray est une tentative de réinscrire la psychanalyse dans l'histoire et il a raison de placer *L'interprétation des rêves* dans la descendance de *l'Ecce Homo* de Nietzsche, des *Confessions* de Rousseau, des *Essais* de Montaigne, des *Confessions* de saint Augustin.

J'ai évoqué un déni de l'histoire et non, comme Onfray, un déni de la philosophie, car il y a bien une philosophie qui a participé au meurtre de la philosophie (à coups de marteau, notamment), au crépuscule de l'idole d'une métaphysique transcendantale, dont l'universalité des concepts étaient précisément basés sur un déni de l'histoire. J'aime bien me rappeler cette phrase de Marx et Engels qui démasque « *la conception intéressée selon laquelle vous transformez en lois éternelles de la nature et de la raison vos rapports de production et de propriété* »,

qui n'est pas bien loin d'une psychanalyse de la métaphysique et qui indique aussi à quelles nécessités a répondu la naissance des « sciences humaines » ; Onfray défend un peu trop le Père, la tradition philosophique, il semble vouloir revenir avant ce parricide pourtant nécessaire, mais on peut aussi constater avec lui que ces sciences dites humaines (y compris la psychanalyse) ont coupé avec le passé philosophique avec trop de déni, donnant aujourd'hui à voir un triste éventail de savoirs spécialisés et orphelins. L'ironie du sort, c'est que lorsque l'on refoule son passé, il revient jouer avec nous comme un ventriloque ; c'est aujourd'hui au nom du « progrès des connaissances » et de « la recherche » que se répètent des concepts métaphysiques dépassés déguisés sous une nouvelle terminologie.

À ce titre, on peut en effet critiquer la pensée freudienne dans son aspect proprement métaphysique, à savoir dans son refus typique de l'historique et du politique, qui est aussi refus de faire entrer la mort dans la pensée, les concepts freudiens tendant souvent vers un temps qui ne passe pas, un inconscient intemporel, qui garde tout, ne perd rien, aussi immortel que ces mythes primitifs qui se transmettraient magiquement de manière génétique, que ces objets archéologiques retrouvés sous la terre qui n'ont pas été altérés par le temps, protégés de l'érosion et de l'oxydation. Il n'y a pas que cela chez Freud, mais il y a ça : une philosophie traditionnelle, comme les autres, c'est-à-dire un dualisme, une dialectique. Onfray remarque que, comme tout bon métaphysicien, Freud essentialise et déshistoricise la sexualité et la mort dans le psychisme, devenues libido, pulsions, représentations, affects, aux sources prétendument biologiques et/ou ontologiques. Jusqu'ici, tout va bien. Mais...

Mais Onfray est aussi victime de ce qu'il dénonce, en ne s'apercevant pas qu'il répète également un dualisme dans sa pensée. D'une part, il est intéressant de le voir déboulonner le supposé « matérialisme » freudien pour y découvrir un idéalisme masqué, mais d'autre part, au lieu de remettre en question toute dialectique classique du corps et de l'esprit, toute distinction entre matérialisme et

idéalisme, il la reconduit dans un nouveau matérialisme qui n'est qu'une nouvelle illusion. Le « corps » dans la logique d'Onfray s'échappe tranquillement de l'histoire du corps, s'autonomise, s'essentialise. On comprend pourquoi il se fait complaisant avec les promoteurs de la chimie du cerveau, pourquoi il prône parfois une athéologie à la recherche d'une sexualité, d'une science et d'un corps purifiés complètement de tout idéalisme — ce qui n'est qu'une théologie inversée, une quête de pureté qui engage à la destruction du côté négligé, méprisé, de la dialectique. Que l'esprit tue le corps ou que le corps tue l'esprit, c'est l'homme qui meurt à chaque fois.

À partir d'ici, ça va moins bien.

* * *

Sans s'en rendre compte, Freud coupe la psychanalyse de ses sources culturelles et historiques, mouvantes, et on ne se surprendra pas de retrouver dans la psychanalyse après Freud, encore aujourd'hui, ce désir de ne pas changer, de résister aux transformations de l'histoire intellectuelle, politique. La psychanalyse est en voie de devenir ce bel objet archéologique, muséal, sous verre et sous vide, protégé du monde et de la lumière dans une collection prestigieuse : elle sera alors comme on le désirait tant, immortelle, inoxydable, interchangeable... Morte d'avoir tant souhaité éviter la mort. C'est réussi.

Si c'était là le destin de la psychanalyse dans les désirs inconscients de Freud, il y a aussi un autre Freud, qui a d'autres désirs, et la psychanalyse est tout aussi bien la lutte contre tout destin, tout *fatum*, tout temps figé. Il ne faut pas oublier ce combat qui a habité Freud, sa pluralité, ses contradictions, et Onfray a trop tendance à condamner sans appel toute faiblesse, tout fantasme de Freud. On ne peut reprocher à qui que ce soit la nature de ce qui tourmente son âme ; Onfray a tort de se faire le moraliste qui juge la psyché freudienne, comme si le fait que Freud ait été animé de toutes sortes de « démons » — c'est là l'image ridicule de la page couverture du livre d'Onfray, montrant Freud en Enfer — suffisait en soi pour discréditer l'homme et l'œuvre en entier. Bien sûr qu'en étudiant la vie de Freud, on

découvre des monstres, mais c'est le lot de tous ceux qui ont poussé plus loin leur psychanalyse; bien sûr, Freud était rongé de l'intérieur par des fantasmes narcissiques, une peur phobique de la mort, les élans du conquistador-fils-préférédé-sa-maman, pourquoi pas par des désirs sexuels à l'endroit de sa belle-sœur Minna, et je ne sais quoi d'autre encore — *so what?* Bien sûr, il y a un climat incestueux dans la vie de Freud et dans son œuvre et dans les milieux psychanalytiques (mais Onfray ne parvient pas une seule fois à imaginer Freud

Onfray ne parvient justement pas à penser avec Nietzsche *par-delà bien et mal*, il est coincé dans l'ascenseur entre l'Enfer et le Paradis. Ici, ça dérape.

Onfray ne sait alors plus lire Nietzsche, il reproche à la psychanalyse d'être une autobiographie philosophique et non une science (!), d'être une « discipline inventée par un homme pour vivre avec sa part sombre », d'être « une vision privée à prétention universelle ». C'est que Nietzsche voyait dans toute philosophie une dimension autobiographique; tout

cients, dire précisément le contraire. Nous l'avons tous fait dans une discussion enflammée, orgueilleuse.

* * *

C'est vrai, Freud aurait peut-être pu se pencher davantage sur lui-même, au lieu de jouer au philosophe de l'universel, à l'anthropologue des origines, au scientifique des lois naturelles et au patriarche de l'institution analytique. C'est vrai, les psychanalystes ne se sont pas assez méfiés de l'empreinte de la névrose de Freud sur l'avenir de la psychanalyse. Onfray a raison sur le diagnostic, mais pas sur le traitement. Il croit faire scandale en énonçant que « le freudisme est une fiction », une « affabulation », un « mensonge ». Bien sûr que c'est une fiction! Que le monde est une fable! C'en est fini de ces dualismes vérité/mensonge, histoire/fable, réalité/fiction! C'est indécidable, c'est notre condition humaine, surhumaine: « il n'y a pas d'autre solution que de consentir à ce tragique, de l'aimer. » Ainsi parlait Zarathoustra.

Si, après la psychanalyse, on ne peut plus douter qu'il y ait un rapport entre la vie et l'œuvre et qu'il y en ait toujours un, on ne peut pas plus continuer de le réduire à un rapport direct, à un rapport rationnel, ni à un rapport moral.

comme un enfant ayant pu être le témoin ou la victime de ce climat incestueux — et qui chercherait peut-être justice par l'invention de cette psychanalyse qui dénonce et analyse les effets des abus des pères de la famille et de la horde).

Ici, ça va beaucoup moins bien.

Nietzsche a écrit: « Mon humanité est une perpétuelle victoire sur moi-même. » Notre humanité n'est pas déterminée par le fait que nous ayons ou non des monstres en nous, un *dark side* — nous en avons tous un, dit Freud —, elle est liée à notre relation avec ces ombres. Là est la différence entre une morale théologico-métaphysique (qui a pour projet de chasser les ombres en soi et tous ceux qui, à l'extérieur, les incarnent) et une morale nouvelle s'inscrivant dans le legs de Nietzsche et de Freud, qui nous invitent à vivre avec les fantômes.

Sur cet enjeu de la morale, Onfray tient tantôt le rôle du Père autoritaire gardien des bonnes vieilles limites sacrées (le normal et le pathologique, par exemple), tantôt celui du libertaire qui revendique le droit de transgresser tous les tabous (excité par la punition qui suivra).

concept serait une vision privée à prétention universelle; il n'y a pas d'au-delà, ici, pas d'enfer ni de paradis objectif. Après Nietzsche et Freud, il n'y a plus de clivage, plus de *dark side*, justement: « Les forces les plus hautes et les plus basses de la nature humaine, ce qu'il y a de plus doux, de plus léger et de plus terrible, jaillit d'une seule source », a écrit Nietzsche, avant Freud. Quoi qu'en pense Onfray, il n'y a là aucun nihilisme ou relativisme. Si des gens commettent des actes terribles, cruels, ce n'est pas parce qu'ils ont une autre source, une autre nature, mais bien parce qu'ils n'ont pu garder ensemble, entrelacées, leurs ombres et leurs lumières, celles-ci se séparant d'un rideau sur une autre scène, ne se parlant plus, préparant leur armée. Onfray le sait, pourtant, lui qui évoque ailleurs la tresse indénouable du dionysiaque et de l'apollinien, lui qui a été, pour au moins un moment, par-delà bien et mal avec Zarathoustra: « affranchi sur la question du libre arbitre qu'il sait être une illusion, [Zarathoustra] comprend qu'il n'y a pas d'autre solution que de consentir à ce tragique, de l'aimer. » La psychanalyse nous explique comment quelqu'un peut comprendre une chose pour ensuite, en raison de motifs incons-

Onfray n'a pas réussi à saisir cette occasion pour pousser la psychanalyse jusqu'au bout des questions nietzschéennes. (Par exemple, l'inévitable dimension autobiographique de la théorie ne la conduit-elle pas, plutôt qu'en Enfer, vers la littérature, les arts, des pratiques où l'introspection et la prospection sont une seule et même chose?) Car la solution n'est certainement pas de lancer la guerre à la subjectivité et de demander aux penseurs d'être de parfaits citoyens de la norme morale! Si, après la psychanalyse, on ne peut plus douter qu'il y ait un rapport entre la vie et l'œuvre et qu'il y en ait toujours un, on ne peut pas plus continuer de le réduire à un rapport direct, à un rapport rationnel, ni à un rapport moral.

Une nouvelle morale (qui n'a pas d'autre nom encore) exige de nous un travail contre et avec nous-mêmes, afin que se tissent ensemble, de manière chaque fois imprévue, notre vie affective et nos créations symboliques, notre quotidien et nos idées, notre sensibilité et nos concepts. Une nouvelle Pénélope croise ces fils, tous les jours, à l'infini, car c'est toujours à faire, à refaire. Comme l'humanité. ⊥